

Les Notes de l'Institut Diderot

Le fanatisme

Texte d'Alexandre Deleyre
présenté par Dominique Lecourt

AVANT-PROPOS

Voici que l'Europe ultra-moderne, technique et numérisée, redécouvre avec horreur, sur son sol, en son cœur rationaliste, une réalité terrifiante dont elle se croyait pour l'essentiel affranchie depuis la fin des guerres balkaniques. Cette réalité est celle du fanatisme. Le mot porte en latin référence à un édifice sacré où chercher l'inspiration divine. Se succèdent jusqu'au vertige les mises en scène très étudiées d'éborgements, de décapitations, de viols et de persécutions diverses qui sont autant d'échantillons de la férocité humaine.

Interloqués, nous voyons des jeunes gens plus ou moins éduqués saisis par la « fureur de mourir » à l'issue, pour certains, d'un processus qui apparaît comme une soudaine conversion à une lecture archaïque et simplifiée du Coran. Des « passions noires », aussi noires que les étendards qu'ils brandissent, animent les assassins. Une fureur les pousse à « vouloir apaiser le ciel par des massacres ». Quels que soient les ressorts cachés de cette tragédie, c'est un discours religieux qui domine ces moments de haute cruauté collective. Ce discours se donne pour cible première les mœurs décadentes de l'Occident, la débauche sexuelle, l'égoïsme et le matérialisme d'un monde qui, disent-ils, a perdu ses repères. La fusion de la théologie et de la politique fait une nouvelle fois preuve d'une puissance de conviction et de destruction sans pareille.

Si le Coran a pour auteur Dieu lui-même, s'il est « incréé », si Dieu l'a dicté mot par mot au Prophète, le sens du texte est donné une fois pour toute et la voie de l'interprétation est fermée. S'il a fait l'objet d'une « dictée surnaturelle », son autorité surpasse tout autre pouvoir. Pas question dans ces conditions d'adapter l'Islam au monde moderne. C'est le monde qui devrait s'adapter à l'Islam éternel...

Par réaction, dans une France durement touchée qui, faute d'une réflexion suffisante sur l'enseignement des faits religieux, n'a rien voulu voir venir, on invoque ces temps-ci la « philosophie des Lumières ». On cite, on relit, on réédite Voltaire sur la tolérance. À juste titre, si l'on songe à l'engagement constant de ce philosophe en faveur de la liberté de penser et de s'exprimer. L'article qu'on va lire correspond, quant à lui, à l'entrée « fanatisme » de l'*Encyclopédie* (1751-1772) de Diderot et d'Alembert. C'est l'un des plus longs des 17 volumes de texte ; l'un des plus retentissants aussi. Il présente l'intérêt de combiner étroitement analyse et histoire. Sa lecture permet de se faire une juste idée de la virulence du combat séculaire qui a opposé le « parti philosophique » aux autorités religieuses de l'époque. Le fanatisme apparaît comme l'expression liberticide des sentiments que peut mobiliser le discours religieux en politique. Le texte parcourt à grands pas son histoire ; c'est du sang, « des fleuves de sang », des persécutions, des sacrifices, allant jusqu'au cannibalisme et à la castration de masse. Un langage mystique enténébré prétend justifier qu'on fasse « mourir des hommes pour l'amour de Dieu ». Ajoutons à ce terrible bilan, les autodafés, le vandalisme visant le patrimoine de l'humanité

et encore l'esclavage – y compris sexuel – qui a tant tué depuis l'Antiquité gréco-romaine.

Cet article implacable commence sur le mode voltairien de la dérision pour décrire des personnages typiques. Il arrive à la conclusion que le fanatisme est « une maladie de religion qui porte à la tête ». Cette maladie peut atteindre les adeptes de toutes les obédiences et se répand par contagion. Un seul homme peut la propager par son éloquence, à coups de prêches et de cérémonies ! Des « millions d'insensés » en ont été les victimes ! De là, le souci thérapeutique d'une sorte de « déradicalisation » selon le mot récemment forgé à destination des djihadistes. Il est recommandé de ne pas manquer les principaux symptômes tels que la « mélancolie, les visions, les pseudo-prophéties, l'impassibilité »... Le diagnostic sera complété par la survenue répétée d'idées « outrées » et, si l'on peut dire, par un laisser-aller spirituel général. Se dessine alors un chemin de guérison. Il est politique.

On prescrit que la religion cesse d'être despotique ; que le monarque, ou tout autre pouvoir politique, soit indépendant et ne pousse pas lui-même au despotisme. Combat vital, si l'on veut bien admettre que « le fanatisme a fait beaucoup plus de mal au monde que l'impiété » ! L'auteur de l'article reste visiblement marqué comme ses contemporains par les atrocités commises entre catholiques et protestants au moment de la révocation de l'Édit de Nantes. Il compte sur la Raison pour éviter un nouveau massacre de la Saint-Barthélemy (1572) ; il a en tête la « glorieuse révolution » en Angleterre. L'histoire du fanatisme fait aussi partie intégrante de la nôtre. L'un des intérêts de cet article tient

à ce qu'il n'exclue aucune religion, aucune secte connue, sous son Dôme initial, et dénonce le fanatisme sous toutes ses formes.

La violence des paroles exaltées et des actes cruels qui parsèment l'histoire humaine, nous interroge. Pour en identifier les causes, suffirait-il de dénoncer la superstition, les égarements de l'imagination ? Puisqu'il est aujourd'hui question de l'Islam au premier chef, une dure réalité historique ne saurait être esquivée. N'attendons pas Marine Le Pen pour le souligner. Nous sommes en train d'éprouver les risques majeurs d'une situation que nous avons laissé s'installer par lâcheté. Nous avons sollicité et encouragé une immigration massive de travailleurs étrangers au cours des années 1960 et 1970. Ils venaient pour travailler et versaient à leurs familles restées « au bled » l'essentiel du salaire qu'ils recevaient. Ils n'avaient pour la plupart nullement l'intention de rester en métropole, même si on leur avait raconté qu'ils étaient français, bien que de seconde classe.

Tout a changé du jour où l'on a inventé le « regroupement familial »¹ par cette sorte d'humanisme moite qu'inspire souvent la mauvaise conscience. Désormais, il faudrait que la famille, institution majeure de la vie en société, s'installe à demeure auprès de son chef tout en cherchant à bénéficier du système français d'allocations. L'immigration changeait de sens. On allait découvrir que la famille ainsi transplantée restait marquée par son origine. Certains, par exemple, tenaient à la polygamie, c'est-à-dire en français

1. Décret du 29 avril 1976.

à une double vie. On dit dans certains pays africains, un deuxième bureau. L'autorité des pères et le respect dû aux anciens s'affirmaient absolues. On finit par découvrir avec le temps cette évidence que d'un milieu à l'autre la hiérarchie des normes n'était pas la même. Il était difficile, mais pas impossible, aux immigrés de s'adapter à la dynamique sociale occidentale. Beaucoup l'ont fait avec succès. La crise de 1973 étant venue, les pères furent soumis à l'épreuve du chômage prolongé. Exposés par ailleurs à l'intense propagande des industries du sentiment (films et séries, notamment), ils perdirent une part essentielle de l'estime de soi comme celle de leurs enfants... On vit une nouvelle génération apporter au foyer un complément de ressources par un commerce illégal très organisé. On ferma les yeux.

En regroupant ainsi les familles, on prit le risque de les fracturer gravement. Combien de jeunes français de confession musulmane ont depuis réagi en se repliant sur une religion qu'ils connaissaient pourtant mal, mais qui était la seule marque, hormis le sport, d'une valeur reconnue à leur identité. Nombreuses furent ensuite les jeunes filles à suivre ce chemin. On les découvrit dans les lycées et collèges jouant de l'ambiguïté du voile pour affirmer leur liberté face aux garçons, pour défier leurs parents ou par simple soumission religieuse commandée par une foi sincère. Un énorme effort d'éducation et d'intégration aurait alors été nécessaire. Il fallait de toute urgence que les enfants et leurs parents apprennent la langue française, qu'ils soient initiés au mode de vie du pays d'accueil. La prise de conscience de nos gouvernants ne fut pas à la mesure du problème. On créa les enseignements de langue et de culture d'origine

malgré leurs brouilles. Il ressent comme un échec sa vie professionnelle médiocre et chaotique de diplomate et bibliothécaire... Sur un mode très rousseauiste, il décide alors de se retirer dans la forêt, en pleine et pure nature, près de Melun.

Survient la Révolution française. Deleyre recouvre les forces qui lui avaient fait défaut les années précédentes. Élu député à la Constituante en 1791, il sort de sa retraite et siège avec les Montagnards à la Convention. Il vote la mort du Roi. On dit qu'il retrouve paradoxalement à la tribune les accents enflammés de son article de jeunesse contre le fanatisme. Il se rapproche d'un autre admirateur inconditionnel de Rousseau, Robespierre, grand amateur lui aussi de solitude et de nature, qui faisait alors volontiers l'éloge de la « méthode terroriste » en politique ! Étrange situation que celle du présent article dont les flammes se retournent sans doute au premier chef contre l'attitude de son auteur. Comment ne pas s'interroger sur ce que put être son propre jugement sur lui-même en cette circonstance extrême ?

Peut-on, doit-on reconstruire l'homme sur des bases entièrement nouvelles ? Peut-on couper l'histoire en deux ? C'est apparemment la conviction du soi-disant État islamique (EI). Ces questions avaient été posées sur d'autres bases en Union soviétique dès la fin des années 1930 ! Elles ont été reprises par les gardes rouges en Chine populaire, puis par leurs disciples khmers rouges au Cambodge. Dans ces deux cas, comme dans bien d'autres, les destructions et les pertes ont été immenses. C'est

l'humanité en tant que telle qui est visée. Stade suprême du fanatisme, les pelleteuses et les bulldozers viennent briser l'immense chaîne de transmission qui nous constitue comme humanité. Les djihadistes s'en prennent aux musées et aux joyaux archéologiques. Leur conformisme rigide redoute visiblement la libre créativité des êtres humains lorsqu'ils ont accès au domaine de l'art et de la connaissance historique. Toute idée de progrès est à vrai dire rejetée. Selon leur conception du monde, le présent n'est jamais que dégradation par rapport au passé, c'est-à-dire au temps du Prophète. Les penseurs n'ont plus qu'à déployer des trésors d'ingéniosité pour accorder au texte les exigences de la vie quotidienne.

Dans cet Islam frappé d'immobilisme, ou plutôt de régression intellectuelle, les quelques rares versets du Coran qui parlent de guerres et de meurtres, sont appelés à justifier les plus abominables pratiques. L'Islam en crise attend l'équivalent de la longue rumination sur les textes sacrés qui a occupé le christianisme du Moyen-Âge jusqu'au temps de la Réforme et au-delà. Cette réflexion nous a permis à ce jour d'éviter l'extrémisme littéraliste biblique, malgré les efforts persistants des sectes évangélistes.

On entend, ici et là, qu'il serait opportun de modifier la loi de 1905 portant séparation de l'Église et de l'État. L'essentiel dépasse de bien loin les querelles de ce qu'on a appelé la « guerre scolaire » et les exploits des hussards noirs, ces instituteurs qui se voyaient la mission de prémunir la jeunesse contre l'obscurantisme. C'est une grave erreur de réduire la portée du principe de laïcité à celle d'un

affrontement prolongé entre instituteurs anticléricaux et ecclésiastiques antirépublicains. Il concerne en réalité la société toute entière. Il y va du rôle que l'État est appelé à y jouer. On peut le résumer en quelques maximes très simples. La première dit que la République ne reconnaît, et ne finance, aucun culte. Ni le culte Catholique, alors le premier visé, ni le culte Juif, ni le Protestant et j'ajouterais ni le Musulman... Bref, la République ne connaît pas de Dieu.

L'objectif, le rêve, est d'instaurer une société où toutes les doctrines, les rites, les cérémonies doivent se côtoyer en paix et vivre en bonne intelligence. La République refuse de voir la discorde s'installer et régner parmi les citoyens. On sait, depuis Spinoza, que la haine théologique est la forme la plus meurtrière de la haine sociale. Nous le constatons tous les jours. L'État doit donc en priorité veiller au caractère pacifique des relations entre les uns et les autres.

Le principe de laïcité combat le cléricisme, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques visant à soumettre l'État aux articles de foi de l'une ou l'autre des religions. La République, parce qu'elle est laïque, n'a jamais voulu pour autant faire de l'athéisme ou du matérialisme une vérité d'État. Son régime est celui de la neutralité philosophique.

Dès lors que toute référence à Dieu se trouve éliminée de la pratique du pouvoir, se pose la question de l'autorité de l'État. On ne peut aujourd'hui l'ignorer. Que faire sans transcendance pour assurer la libre adhésion de tous à l'organisation de la société ? Cette question porte sur

l'essence même de la politique telle qu'elle est pratiquée en France. À quel idéal les citoyens peuvent-ils souscrire ? Les économistes ont imposé l'idée que la politique se résumerait à la gestion des phénomènes sociaux par des experts compétents. Mais peut-on réduire l'idéal politique à l'excellence de la performance technique ou administrative ? Le plus grave, c'est que cette pratique gestionnaire suscite, par réaction, une demande d'absolu que la politique ainsi conçue ne peut pas satisfaire. Cela frise parfois le fanatisme... Démagogues, populistes et fondamentalistes y trouvent leur compte qui s'avère toujours rapidement tyrannique. Dès lors que le pouvoir politique n'assure plus d'autre idéal que celui de l'efficacité du fonctionnement de l'État et de l'économie (avec le résultat que l'on sait...), les passions qui tiennent en tout être humain à la vie en société ne trouvent plus à s'exprimer que dans le rassemblement de communautés. L'enthousiasme et l'inventivité se perdent. D'une communauté à une autre, la haine passe.

C'est toute la singularité française du principe de laïcité que de permettre à l'individu de satisfaire comme citoyen sa soif d'idéal. Et contre le fanatisme, quel meilleur moyen ?

Dominique Lecourt
Directeur général de l'Institut Diderot

Le fanatisme

FANATISME ², c'est un zèle aveugle et passionné, qui naît des opinions superstitieuses, et fait commettre des actions ridicules, injustes, et cruelles ; non-seulement sans honte et sans remords, mais encore avec une sorte de joie et de consolation. Le *fanatisme* n'est donc que la superstition mise en action.

Imaginez une immense rotonde, un panthéon à mille autels ; et, placé au milieu du dôme, figurez-vous un dévot de chaque secte éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son âme ; à gauche, c'est un énergumène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire sortir l'abondance. Là, c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque ; ici c'est un pénitent immobile et muet, comme la statue devant laquelle il s'humilie : l'un étale ce que la pudeur cache, parce que Dieu ne rougit pas de sa ressemblance ; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage. Un autre tourne le dos au midi,

2. Cet article est la reproduction de l'article de *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* éditée de 1751 à 1772 sous la direction de Diderot et de D'Alembert. La langue a été légèrement modernisée lorsque nécessaire. Les notes et ajouts entre crochets ont été ajoutés par le préfacier.

parce que c'est-là le vent du démon ; un autre tend les bras vers l'Orient, où Dieu montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente, pour apaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter ; d'autres dans une posture toute opposée, sollicitent les approches de la divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces ; un autre arrête la tentation dès sa source, par une amputation tout à fait inhumaine, et suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice.

Voyez-les tous sortir du temple, et pleins du dieu qui les agite, répandre la frayeur et l'illusion sur la face de la terre. Ils se partagent le monde, et bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent, et les rois tremblent. Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent. Tous ces mouvements tumultueux augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général.

Poussez-les dans le désert, la solitude entretiendra le zèle. Ils descendront des montagnes plus redoutables qu'auparavant ; et la crainte, ce premier sentiment de l'homme, préparera la soumission des auditeurs. Plus ils diront de choses effrayantes, plus on les croira ; l'exemple ajoutant sa force à l'impression de leurs discours, opérera la persuasion : des bacchantes et des corybantes feront des millions d'insensés. C'est assez d'un seul peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs, la séduction multipliera les prodiges ; et voilà

des victimes ; si l'une n'a pas pris le masque de l'autre, pour combattre la nature et surmonter la force ; si les sacrifices sanglants du paganisme viennent de l'enfer, c'est-à-dire de la férocité des passions noires et turbulentes, ou de l'égarément de l'imagination, qui se perd à force de s'élever ; enfin, de quelque part que vienne l'idée de satisfaire à la divinité par l'effusion du sang, il est certain que, dès qu'il a commencé de couler sur les autels, il n'a pas été possible de l'arrêter, et qu'après l'usage de l'expiation, qui se faisait d'abord par le lait et le vin, on en vint de l'immolation du bouc ou de la chèvre, au sacrifice des enfants. Il n'a fallu qu'un exemple mal interprété pour autoriser les horreurs les plus révoltantes. Les nations impies à qui l'on reprochait le culte homicide de Moloch ³, ne répondaient-elles pas au peuple qui allait les exterminer de la part de dieu, à cause de ces mêmes abominations, qu'un de ses patriarches avait conduit son fils sur le bûcher ? Comme si une main invisible n'avait pas détourné le glaive sacrilège, pour montrer que les ordres du Ciel ne sont pas toujours irrévocables.

Avant d'aller plus loin, écartons de nous toutes les fausses applications, les allusions injurieuses, et les conséquences malignes dont l'impiété pourrait s'applaudir, et qu'un zèle trop prompt à s'alarmer nous attribuerait peut-être. Si quelque lecteur avait l'injustice de confondre les abus de la vraie religion avec les principes monstrueux de la superstition, nous rejetons sur lui d'avance tout l'odieux de sa pernicieuse logique. Malheur à l'écrivain téméraire et scandaleux, qui

3. Dieu des Ammonites mentionné dans la *Bible*. En son honneur, des enfants étaient « passés par le feu », c'est-à-dire immolés puis brûlés.

profanant le nom et l'usage de la liberté, peut avoir d'autres vues que celles de dire la vérité par amour pour elle, et de détromper les hommes des préjugés funestes qui les détruisent. Reprenons.

Il est affreux de voir comment cette opinion d'apaiser le Ciel par le massacre, une fois introduite, s'est universellement répandue dans presque toutes les religions ; et combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice, afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à Mars exterminateur : les Scythes ⁴ égorgent à ses autels le centième de leurs prisonniers ; et par cet usage de la victoire, on peut juger de la justice de la guerre. Aussi chez d'autres peuples ne la faisait-on que pour avoir de quoi fournir aux sacrifices, de sorte qu'ayant d'abord été institués, ce semble, pour en expier les horreurs, ils servirent enfin à les justifier.

Tantôt ce sont des hommes justes qu'un dieu barbare demande pour victimes : les Gètes ⁵ se disputent l'honneur d'aller porter à Zamolxis ⁶ les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux sort destine au sacrifice, est lancé à force de bras sur des javelots dressés : s'il reçoit un coup mortel en tombant sur les piques, c'est de bon augure pour le succès de la

4. Ils ont vécu leur apogée entre le 7^{ème} et le 3^{ème} siècle av. J.-C. dans les steppes eurasiennes, une zone allant de l'Ukraine actuelle à l'Altaï en passant par la Russie et le Kazakhstan.

5. Nom donné par les grecs aux tribus thraces du Nord ayant peuplé le bassin Bas-Danube (aujourd'hui les Balkans) dans l'Antiquité. Ils sont identifiés aux Daces par les romains.

6. Zamolxis est considérée chez les Daces comme la plus grande de toutes les divinités.

.....

négociation et pour le mérite du député ; mais s'il survit à sa blessure, c'est un méchant dont le dieu n'a point affaire. Tantôt ce sont des enfants à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; *justice affamée du sang de l'innocence*, dit Montaigne. Tantôt c'est le sang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à Saturne [Dieu de l'agriculture et du temps dans la mythologie romaine], comme si le temps ne les dévorait pas assez tôt. Tantôt c'est le sang le plus beau. Cette même Amestris⁷ qui avait fait enfouir douze hommes vivants dans la terre, pour obtenir de Pluton, par cette offrande, une plus longue vie ; cette Amestris sacrifie encore à cette insatiable divinité quatorze jeunes enfants des premières maisons de la Perse, parce que les sacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'est sur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers nés, et que chez d'autres on les rachetait par des offrandes plus utiles aux ministres du sacrifice. C'est ce qui autorisa sans doute en Europe la pratique de quelques siècles, de vouer les enfants au célibat dès l'âge de cinq ans ; et d'emprisonner dans le cloître les frères du prince héritier, comme on les égorge en Asie.

Tantôt c'est le sang le plus pur. N'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hospitalité envers tous les hommes, et qui se font un mérite de tuer tout étranger vertueux et savant qui passera chez eux, afin que ses vertus et ses talents leur demeurent ? Tantôt c'est le sang le plus sacré. Chez la plupart des idolâtres, ce sont les prêtres

7. Hérodote (~484-420 av. J.-C.) la décrit comme une despote cruelle.

qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; et chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple. Enfin toutes les idoles de l'Inde et de l'Amérique se sont abreuvées de sang humain. Quel spectacle pour Cortez entrant dans le Mexique, de voir immoler cinquante hommes à son heureuse arrivée ! Mais quel étonnement, quand un des peuples qu'il avait vaincus, députa vers lui avec ces paroles : « Seigneur, voilà cinq esclaves ; si tu es un dieu fier qui te paisses de chair et de sang, mange-les, et nous t'en amènerons davantage ; si tu es un dieu débonnaire, voilà de l'encens et des plumes ; si tu es homme, prends les oiseaux et les fruits que voici ». C'étaient pourtant des sauvages qui donnèrent cette leçon d'humanité à des chrétiens, ou plutôt à des barbares que les vrais chrétiens réprouvent.

Mais si l'ignorance ou la corruption abusent des meilleures institutions, quel sera l'abus des choses monstrueuses ? Aussi quand on se fut apprivoisé avec ces sacrifices inhumains, les hommes devenus les rivaux des dieux, affectèrent de ne les imiter que dans leurs injustices : de là l'usage d'apaiser les mânes, comme on apaisait les dieux, par le sang ; en quoi l'avarice des prêtres du paganisme ne servait que trop bien la haine des rois. Ce ne sont plus des hécatombes où le sacrificateur trouve des dépouilles et le peuple des aliments, mais les plus chères victimes, qu'une barbare superstition immole à la politique. Ce même Achille qui avait arraché Iphigénie au couteau de Calchas, demande le sang de Polyxène. Achille est dieu par l'homicide, comme il était devenu héros à force de massacres. C'est ainsi que le *fanatisme* a consacré la guerre, et que le fléau le plus

détestable est regardé comme un acte de religion. Aussi les Japonais n'ont-ils parmi leurs saints que des guerriers, et pour reliques que des sabres et des cimenterres teints de sang. C'est assez d'une injustice divinisée, pour encourager l'émulation à faire des progrès abominables. Un conquérant signalera son entrée à Corinthe par le sacrifice de six-cents jeunes Grecs qu'il immole à l'âme de son père, afin que ce sang efface ses souillures, comme si le crime pouvait expier le crime.

Mais tous ces actes d'inhumanité feraient moins de honte à l'imbécilité de l'esprit humain, qu'à la mémoire de quelques cœurs lâches et barbares, si l'on n'avait vu les sectes et les peuples entiers se dévouer à la mort par des sacrifices volontaires.

Que les Gymnosophistes ⁸ indiens se brûlent eux-mêmes, afin que leur âme arrive toute pure au Ciel ; comme ils attendent que la vieillesse ou quelque maladie violente leur ait ôté toute espérance de vivre, c'est choisir le genre de sa mort, et non en prévenir le terme ; mais qu'une jeune épouse se jette dans le bûcher de son époux ; que les esclaves suivent leur maître, et les courtisans leur roi, jusqu'au milieu des flammes ; que les Tartares circassiens témoignent leur deuil à la mort d'un grand, par des meurtrissures et des incisions dans tout le corps, jusqu'à rouvrir leurs plaies pour prolonger le deuil : voilà ce dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'extravagance de l'imagination poussée hors

8. Philosophes d'une ancienne secte indienne dont les membres ne portaient pas de vêtement et menaient une vie d'ascètes contemplatifs.

des barrières naturelles de la raison et de la vie, par une maladie inconcevable.

Quand on est entêté de ses dieux, et frappé d'une vaine terreur jusqu'à mourir pour leur plaire, ménagera-t-on beaucoup leurs ennemis ? De là ces siècles de persécution qui achevèrent de rendre le nom romain odieux à toute la terre, et qui feront à jamais l'horreur du paganisme, et de toutes les sectes qui voudraient l'imiter. Le zèle d'une religion naissante irrite les sectateurs de l'ancienne ; tous les événements sinistres retombent sur les nouveaux impies (car c'est sous ce nom que les ministres de la superstition ont toujours diffamé tous leurs contradicteurs), et les ennemis du culte dominant y servent de victimes. On prend prétexte de la zizanie qui se mêle entre les enfants du même père, pour éteindre toute la race des prétendus factieux ; mais admirez une légion de six-mille hommes qui, plutôt que de verser le sang des innocents, se laisse décimer et hacher toute en pièces : bel exemple pour les tyrans de toutes les sectes ! L'acharnement de la résistance, et l'impuissance même de la tyrannie, augmentent les torrents de sang humain. On ne voit qu'échafauds dressés dans les principales villes d'un grand empire ; et, si l'on en croit les annales de l'Église, les bûchers manquent aux victimes qui courent s'immoler. La fureur de mourir ayant saisi tous les esprits, on se précipite du haut des toits ; en vain la religion défend de braver les empereurs, le *fanatisme* cherche la palme par la désobéissance, et les hommes se poussent les uns les autres dans les supplices.

La défection enveloppe une ville entière dans la proscription, et tous ses habitants périssent dans les flammes.

.....

L'obstination et la rigueur s'engendrent mutuellement, et se reproduisent tour à tour. Mais quel dut être l'étonnement des païens, continuent les historiens ecclésiastiques, quand ils virent les chrétiens devenus plus nombreux par la persécution, se déclarer une guerre plus implacable que celle des Nérons et des Domitiens, et continuer entre eux les hostilités de ces monstres ? Au défaut d'autres armes, ils s'attaquent d'abord par la calomnie, sans songer qu'on ne se fait point des amis, de tous ceux qu'on suscite contre ses ennemis. On accuse les uns d'adorer Caïn et Judas, pour s'encourager à la méchanceté ; les autres de pétrir les azymes avec le sang des enfants immolés : on reproche à ceux-là des impudicités infâmes, à ceux-ci des commerces diaboliques. Nicolaïtes, Carpocratiens, Montanistes, Adamites, Donatistes, Ariens, tout cela confondu sous le nom de chrétiens, donne aux idolâtres la plus mauvaise idée de la religion des saints. Ceux-ci, coupables à force de piété, renversent un temple de la fortune ; et les païens, aussi fanatiques pour leurs dieux que quelques-uns de leurs ennemis contre les idoles, commettent des atrocités inouïes, jusqu'à ouvrir le ventre à des vierges vivantes, pour faire manger du blé, parmi leurs entrailles, à des pourceaux. Jérusalem, cette boucherie des juifs, devient aussi celle des chrétiens, qui y sont vendus par milliers à leurs frères de l'Ancien Testament. Ceux-ci ont la cruauté de les acheter, pour en faire mourir de sang-froid quatre-vingt-dix mille ; et comme si les chrétiens avaient été la cause du massacre des onze-cent-mille âmes qui périrent pour l'accomplissement des prédictions ; au lieu d'attribuer ces châtiments, avec Josèphe leur historien, à l'impiété des zélés qui avaient répandu le sang des ennemis dans le temple, ils

rejettent sur le christianisme toute la haine dont l'univers les accable ; et, ce que le *fanatisme* a pu seul inspirer, ils scient les prisonniers, mangent leur chair, s'habillent de leur peau, et se font des ceintures de leurs entrailles. Cet excès de vengeance cause des représailles qui font consumer dix-huit cents mille âmes par le fer et par le feu.

Mais voici le *fanatisme* qui, l'alcoran d'une main et le glaive de l'autre, marche à la conquête de l'Asie et de l'Afrique. C'est ici qu'on peut demander si Mahomet était un *fanatique*, ou bien un imposteur ⁹. Il fut d'abord un *fanatique*, et puis un imposteur ; comme on voit parmi les gens destinés par état au culte des autels, les jeunes plus souvent enthousiastes, et les vieillards hypocrites ; parce que le *fanatisme* est un égarement de l'imagination qui domine jusqu'à un certain âge, et l'hypocrisie une réflexion de l'intérêt, qui agit de sang-froid et avec de longues combinaisons. C'est ainsi que Jurieu ¹⁰ (s'il faut en croire les historiens d'un parti contraire au sien) disait des prétendus prophètes du Vivarais ¹¹, qu'ils pouvaient bien être devenus fripons, mais qu'ils avaient été prophètes. La jeunesse emportée par la précipitation du sang, saisit de la meilleure foi toutes les idées de religion

9. L'auteur fait ici référence à la pièce de Voltaire, *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète* (1736).

10. Pierre Jurieu (1637-1713), pasteur calviniste français, théologien, écrivain et pamphlétaire prolifique.

11. De nombreux jeunes gens et jeunes filles du Dauphiné, puis du Vivarais, se mettent à prophétiser en 1688-1689. Le mouvement est durement réprimé et diminue, puis refait surface au moment de la guerre des camisards, en 1702. Au total, on compte une centaine de prophétesses en Vivarais. Les révélations de l'une des plus célèbres, Isabeau Vincent, bergère originaire de Saou, ont été en partie retranscrites et ont fait l'objet d'une publication à Londres en 1689 par Pierre Jurieu.

ou de morale outrées, et se laisse toujours aller trop avant ; mais détrompé de jour en jour par l'expérience, on tâche d'achever sa route en biaisant, parce qu'on ne peut tout à fait reculer sans se perdre. On rabat alors de ses maximes tout ce que l'enthousiasme y avait ajouté de faux ou de pernicieux ; on modifie un peu l'austérité de ses principes ; enfin on tire de ses illusions tout le parti qui se présente, et cela s'exécute sourdement par l'amour-propre dans les âmes les plus pures ; car remarquez que le *fanatisme* ne règne guère que parmi ceux qui ont le cœur droit et l'esprit faux, trompés dans les principes, et justes dans les conséquences ; et que semblables aux chevaux ombrageux, on les guérirait en les familiarisant avec les objets de leur vaine frayeur. Mahomet une fois désabusé, il lui en coûta moins de soutenir son illusion par des mensonges, que d'avouer qu'il s'était égaré : son génie ardent lui avait fait voir ce qui n'était pas, un archange Gabriel, un prophète dans lui-même ; et quand il se fut assez rempli de son vertige pour le communiquer, il ne lui fut pas difficile d'entretenir dans les esprits un mouvement qui avait cessé dans le sien. D'ailleurs, comment n'eût-il pas conservé une sorte de confiance obscure en ce qui le servait si bien ? Mais ce n'est pas assez de répondre à cette question, si l'on ne demande grâce aux lecteurs pour l'avoir faite ; car il est peut-être contre le droit des gens, et contre les égards que les nations se doivent entre elles, de jeter de pareilles imputations sur les législateurs mêmes qui les ont séduites ; parce que le préjugé qui leur déguise la force des preuves d'une religion contraire, semble les autoriser à la récrimination. Ainsi, loin d'approuver celui qui mettrait sur la scène un prophète étranger pour le jouer ou le combattre ;

tandis que le spectateur bat des mains et applaudit à son heureuse audace, le sage peut dire au grand poète : *si votre but avait été d'insulter un homme célèbre, ce serait une injure à sa nation ; mais si vous ne vouliez que décrier l'abus de la religion, est-ce un bien pour la vôtre ?* A Dieu ne plaise qu'on prétende justifier un culte aussi contraire à la dignité de l'homme ; mais comme on parle ici pour toutes les nations et pour tous les siècles, on deviendrait suspect au grand nombre des lecteurs qui veulent s'éclairer en s'accommodant au langage d'une légère portion de la terre. Ceux qui sont persuadés, n'ont pas besoin de preuves ; et ceux qui ne le sont pas, sans doute ne veulent pas l'être. Ainsi ne balancez pas à détester le *fanatisme* partout où vous le verrez, fût-il au milieu de vous.

Parcourez tous les ravages de ce fléau, sous les étendards du croissant, et voyez dès les commencements, un calife assurer l'empire de l'ignorance et de la superstition en brûlant tous les livres, comme inutiles, s'ils sont conformes au livre de Dieu ; ou comme pernicious, s'ils lui sont contraires. Raisonnement trop politique pour être divin. Bientôt un autre calife contraindra les chrétiens à la circoncision, tandis qu'un empereur chrétien force les juifs à recevoir le baptême ; zèle d'autant plus blâmable dans celui-ci, qu'il professait une religion de grâce et de miséricorde. Chez le peuple conquérant, la victoire est appelée *le jugement de Dieu* ; et deux religions opposées mettent au rang des notes de leur divinité, la prospérité temporelle, comme si le royaume de [Jésus-Christ] était de ce monde. Des chrétiens trop fervents osent maudire Mahomet à la face des Sarrasins ; et ceux-ci, par un zèle aussi barbare que celui des autres

pouvait être indiscret, coupent la tête aux blasphémateurs, et rasant les Églises.

Mais voici d'autres fureurs et d'autres spectacles (Pardon, ô religion sainte, si je rouvre ici tes plaies, et la source de tes larmes éternelles). Toute l'Europe passe en Asie par un chemin inondé du sang des juifs qui s'égorge de leurs propres mains, pour ne pas tomber sous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfants et vieillards, tout cède au vertige sacré qui fait égorger pendant deux siècles des nations innombrables sur le tombeau d'un Dieu de paix. C'est alors qu'on vit des oracles menteurs, des ermites guerriers ; les monarques dans les chaires [d'Églises ou d'Universités], et les prélats dans les camps ; tous les états se perdre dans une populace insensée ; les monts et les mers franchies ; de légitimes possessions abandonnées, pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la Terre promise ; les mœurs, toujours plus saines dans leur climat naturel, se corrompre sous un ciel étranger ; des princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon personnelle ; des milliers de soldats égarés sous plusieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection, et cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même esprit de *fanatisme* entretenant la fureur des conquêtes éloignées, à peine l'Europe avait réparé ses pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. À ce terrible mot, *allez et forcez*, l'Amérique fut

désolée et ses habitants exterminés ; l'Afrique et l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler ; le poison de l'or et du plaisir ayant énervé l'espèce, le monde se trouva désert, et fut menacé de le devenir tous les jours davantage, par les guerres continuelles qu'allumera sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères. Voilà pourtant où nous ont conduits les progrès du *fanatisme* ! Quand le plus humain des législateurs envoya des pêcheurs annoncer sa doctrine à toute la terre comme une bonne nouvelle, pensait-il qu'on abuserait un jour de sa parole pour bouleverser l'univers ? Il voulait lier tous les hommes par le même esprit de charité, qu'ils vissent la lumière avant de croire à sa mission ; mais le flambeau de la guerre n'était pas celui de son évangile. Il laissait les armes aux faux prophètes qui n'auraient ni la raison ni l'exemple pour eux. Connaissant que l'hypocrisie endurecit les âmes et que l'ignorance les abrutit ; que des aveugles conduits par des méchants, sont un spectacle affligeant pour le Ciel, et tout à fait déshonorant pour la nature humaine ; il voulait gagner et persuader, attacher les incrédules par le sentiment, et retenir les libertins par la conviction. Les nations idolâtres devraient-elles lui reprocher, que depuis deux-mille ans la terre éprouve les plus sanglantes révolutions dans toutes les contrées où sa loi pure a pénétré ? Qu'est-ce donc, disent-elles, qui a fait des esclaves en Amérique, et des rebelles au Japon ? Serait-ce la contradiction qui règne entre le dogme et la morale ? Non. Mais la fureur des passions soulevées par un levain de *fanatisme* ; peut-être l'aheurtement à des opinions, qui n'ayant point leurs racines dans l'esprit humain, ni leur modèle dans la nature, ne peuvent se soutenir que par des ressorts violents ; la confusion des

idées, l'inévidence des principes, le mélange du faux et du vrai plus funeste qu'une ignorance absolue, causent cette alternative de bien et de mal qui fait de l'homme un monstre composé de tous les autres. Est-il bien surprenant, quand il ne suivra plus le fil de la raison, le plus céleste de tous les dons, qu'un roi de Perse immole au soleil son dieu, ceux qu'il appelle *les disciples du crucifié*, et qu'un prince chrétien aille brûler le temple du feu, et la ville des adorateurs du soleil ; qu'on voit pendant dix siècles deux empires divisés par un seul mot ; qu'un conquérant fasse vœu d'exterminer tous les ennemis du prophète, comme ceux-ci se vouent depuis deux cents ans au massacre des infidèles, et qu'il détruise l'empire d'Orient aux acclamations des Occidentaux, qui béniront le ciel d'avoir puni leurs frères schismatiques par la main des ennemis communs ? Est-il possible que les rois condamnent à mort tous les sujets de leurs états qui veulent retourner au paganisme, parce que la nouvelle religion ne leur convient pas ; que les peuples excédés de la tyrannie de leurs conquérants, renoncent à cette même religion qu'ils ont reçue par force ; que dans la réaction des soulèvements, ils s'oublient jusqu'à trépaner les prêtres et raser les Églises, et qu'enfin pour une Église détruite, on égorge toute une nation ? Prenez garde de vous laisser séduire à ce ton emphatique ; ouvrez les annales de toutes les religions, et jugez vous-même.

Au reste, si les excès de l'ambition se trouvent ici confondus avec les égarements du *fanatisme*, on sait que l'une est le vice des chefs, et l'autre la maladie du peuple. C'est aux lecteurs clairvoyants à démêler les nuances étrangères dans la

teinture dominante. Ceux-là ne commettront pas l'injustice de rejeter sur la religion, des abus qui viennent de l'ignorance des hommes. Le christianisme est la meilleure école d'humanité. Une loi, dit un auteur qu'aucun parti ne désavouera, quelle que fût sa croyance ; « une loi qui ordonne à ses disciples d'aimer tous les hommes, sans en excepter même leurs ennemis ; qui leur défend de persécuter ceux qui les haïssent, et de haïr ceux qui les persécutent » ; cette loi ne leur permet pas de maudire ceux qui bénissent Dieu dans une autre langue. Ce n'est pas à elle qu'on imputera ces fleuves de sang que le *fanatisme* a fait couler.

Parcourez donc la surface de la terre : et après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épée, s'entr'égorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre ; détournés vos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocents et des malheureux, pour juger les vivants comme Dieu jugera les morts, mais avec une balance bien différente. *Suspect, convaincu, pénitent et relaps* ; qualifications odieuses qu'inventa la tyrannie, afin que personne ne pût se dérober aux proscriptions : car ainsi que dans une forêt on a soin de marquer d'avance à l'écorce les arbres qu'on a résolu de couper, de même jetait-on des notes d'hérésie ou de magie sur tous ceux qu'on voulait dépouiller et brûler. S'il est vrai qu'après les édits sanguinaires d'Adrien, qui fit périr un million d'hommes pour cause de religion, les juifs ayant passé dans l'Arabie déserte, y établirent la loi de Moïse par

la voie de l'inquisition ; les voilà dans le cas de ce tyran qui fut brûlé dans un taureau d'airain, funeste invention de sa barbarie ; mais ce n'est pas à des chrétiens de les en punir, eux qui professent la loi de miséricorde, et qui reprochent aux juifs de n'avoir imité que le dieu des vengeances.

« Cette fausse idée de Dieu et de la religion, dit Tillotson ¹², que nous ne craignons pas de citer encore, les dépouille l'un et l'autre de toute leur gloire et de toute leur majesté. Séparer de la divinité la bonté et la miséricorde, et de la religion la compassion et la charité, c'est rendre inutiles les deux meilleures choses du monde, la divinité et la religion. Les païens regardaient si fort la nature divine comme bonne et bienfaisante envers le genre humain, que les dieux immortels leur semblaient presque faits pour l'utilité et l'avantage des hommes. En effet lorsque la religion nous pousse à faire mourir les hommes pour l'amour de Dieu, et à les envoyer en enfer le plutôt qu'il est possible, lorsqu'elle ne sert qu'à nous rendre enfants de la colère et de la cruauté, ce n'est plus une religion, mais une impiété. Il vaudrait mieux qu'il n'y eût point de révélation, et que la nature humaine eût été abandonnée à la direction de ses penchants ordinaires, qui sont beaucoup plus doux et plus humains, beaucoup plus convenables au repos et au bonheur de la société, que de suivre les maximes d'une religion qui inspirerait une fureur si insensée, et qui travaillerait à détruire le gouvernement de l'état, et les fondements de la prospérité du genre humain ».

12. John Tillotson (1630-1694), ecclésiastique britannique, Archevêque de Cantorbéry.

Comptez maintenant les milliers d'esclaves que le *fanatisme* a faits, soit en Asie, où l'incirconcision était une tache d'infamie ; soit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime ; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptez les milliers d'hommes que le monde a vu périr, ou sur les échafauds dans les siècles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. La terre devient un lieu d'exil, de péril et de larmes : ses habitants ennemis d'eux-mêmes et de leurs semblables, vont partager la couche et la nourriture des ours : tremblants entre l'Enfer et le Ciel qu'ils n'osent regarder, les cavernes retentissent des gémissements des criminels et du bruit des supplices. Ici les viandes sont proscrites comme une *semence de corruption* ; là, le vin est prohibé comme une *production de Satan*. Les abstinents appellent le mariage une *invention des enfers* ; et pour mieux garder la continence, ils se mettent dans l'impossibilité de la violer. Plusieurs, après avoir attenté sur eux-mêmes, rendent ce service à tous les étrangers qui passent chez eux, malgré qu'ils résistent au nouveau signe d'alliance. Les ermitages deviennent la prison des rois et le palais des pauvres, tandis que les temples sont la retraite des voleurs. On entend pendant la nuit des pénitents vagabonds traîner des chaînes, dont le bruit effrayant jette la consternation dans les âmes superstitieuses. On voit courir par bandes des gens à demi-nus qui se déchirent à coups de fouet. On se voile le visage à l'occasion d'un tremblement de terre. On passe des jours entiers les bras attachés à une croix, jusqu'à mourir de ces pieux excès. L'Italie, l'Allemagne et la Pologne sont inondées de ces

maniaques destructeurs de leur être ; mais ces flagellations, aussi pernicieuses aux mœurs qu'à la santé, tombent enfin par le mépris ; correctif bien plus sûr que la persécution. En effet il n'y a pas de doute qu'ils ne fussent tous morts sur la place, plutôt que de mettre bas leurs armes de pénitence, si l'on eût tenté de les leur arracher par force ; tant les vaines terreurs de l'imagination dans les uns, et l'amour de quelque indépendance dans les autres, rendent les âmes furieuses et redoutables. Aussi quand vous verrez des hommes renoncer à tout pour un seul objet, craignez de les troubler dans la possession de ce qui leur reste, parce que la violence de vos efforts rendrait leur cause bonne, fût-elle injuste ; la compassion vous attirera des ennemis, et à eux des partisans, puis des fauteurs, enfin des disciples dont le nombre se multipliera à proportion de vos rigueurs. Gardez-vous surtout d'en faire des victimes ; car c'est par la persécution qu'on a vu dans une religion de patience et de soumission, s'élever l'abominable doctrine du *tyrannicide*, appuyée sur douze raisons en l'honneur des douze apôtres ; et ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'elle fut établie pour justifier l'attentat d'un prince contre son propre sang. Après que les souverains eurent pris le prétexte de la religion pour étendre leur domination, ils furent obligés de subir un joug qu'ils avaient eux-mêmes imposé, et de se conformer à un droit abusif que la main dont ils l'avaient emprunté, réclama contre eux. La puissance qui autorisa les conquêtes sur les nations infidèles, cimentait sur ces fondements la déposition des conquérants rebelles, et les donations établirent les réserves, par des conséquences aussi pernicieuses que les principes étaient injustes. Dès qu'il y eut des hommes assez bons, ou plutôt assez

méchants pour accepter le titre de rois *in partibus*, on ne dut plus s'étonner qu'il se formât une secte d'assassins, ennemis sacrés de la royauté. Des monarques accoutumés de marcher à l'appel d'un seul homme, ne demandèrent plus où, ni pourquoi, et confondirent dans leurs ligues les rivaux d'un chef ambitieux, avec les ennemis de la religion. L'enseigne des clés fut aussi respectée que l'étendard de la croix, parce que celle-ci était sortie des temples, sa véritable place, pour entrer dans les camps, où elle fut profanée. Il y a des abus accidentels qu'on ne peut ni prévenir ni prévoir ; mais quand ils naissent essentiellement de la chose, on ne saurait y remédier de trop bonne heure. Dès la première croisade, on pouvait s'assurer qu'il faudrait un jour en lever une contre les croisés même. L'ambition aveugle saisit le moment et le côté favorable, sans envisager les suites fâcheuses de ces usurpations ; et quand elle se trouve liée par sa propre injustice, il n'est plus temps d'invoquer des droits qu'on a violés. Aurait-on vu dans deux vastes états une pépinière d'enfants sortir de leurs familles, pour aller à six-cents lieues battre les ennemis du baptême, si le mauvais exemple de leurs parents n'eût autorisé ce ridicule emportement ? Aurait-on vu, si l'on n'avait mal économisé les trésors spirituels, et distribué sans discernement les palmes que la religion accorde aux martyrs, une armée de bergers, de voleurs, d'hommes bannis et excommuniés, sous le nom de *ribauts* et de *pastoureaux*, attaquer les rois et le clergé, désoler le patrimoine de l'État et de l'Église, jusqu'à ce qu'un boucher ayant renversé le pasteur d'un coup de coignée, la populace se jetât sur le troupeau, et l'assommât comme du bétail ordinaire ? L'allégorie des deux glaives et des deux luminaires a fait plus

de ravage que l'ambition des Tamerlan ¹³ et des Genghis. Grâce au Ciel, il n'est plus de puissance qui se prétende établie sur les nations et sur les souverains, pour planter et pour arracher les couronnes, pour juger de tout et n'être jugée de personne. Pourquoi regarder l'hérésie comme un crime inexpiable ? Eh ! n'a-t-on pas une raison de le pardonner dans ce monde, dès qu'il ne se pardonne point dans l'autre ? Pourquoi faire mourir dans les supplices un ordre de guerriers ¹⁴ qu'il suffisait d'éteindre ? La persécution enfante la révolte, et la révolte augmente la persécution. Ce n'est pas qu'on doive tolérer l'audace du premier insensé qui vient troubler l'État par ses visions ou ses opinions ; mais si les maîtres de la morale violent la foi des serments et des traités envers des novateurs, il est indubitable que leurs sectateurs, jugeant de la doctrine par les œuvres (méthode assez conséquente, quoi qu'on en dise), ne mettront pas la vérité du côté de l'injustice, et se prendront d'un saint enthousiasme pour ces prétendus martyrs de l'erreur : alors on verra sortir de leurs cendres des étincelles qui mettront tout un royaume en combustion.

Toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste état réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse et la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le

13. Né en 1336 à Kech en Ouzbékistan et mort en 1405 à Otrar au Kazakhstan. Conquérant d'une grande partie de l'Asie centrale et occidentale, il est le fondateur de la dynastie des Timourides qui a existé jusqu'en 1507.

14. L'auteur fait ici mention de l'ordre des Templiers.

glaive tiré entre le fils et le père, des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides et des sacrilèges violant toutes les conventions divines et humaines par esprit de religion ; voilà l'histoire du *fanatisme* et ses exploits.

Qu'est-ce donc que le *fanatisme* ? C'est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées, et qui asservit la religion aux caprices de l'imagination et aux dérèglements des passions.

En général il vient de ce que la plupart des législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivait. Leurs lois n'étaient faites que pour une société choisie. Étendues par le zèle à tout un peuple, et transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer et s'accommoder aux circonstances des lieux et des personnes. Mais qu'est-il arrivé ? C'est que certains esprits d'un caractère plus analogue à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres et même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul iota. Les autres au contraire moins ardents, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, et n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissements ; et de là le schisme entre les *rigoristes* et les *mitigés*, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, et les autres pour la liberté.

Les sources particulières du *fanatisme* sont :

1. Dans la nature des dogmes. S'ils sont contraires à la

raison, ils renversent le jugement, et soumettent tout à l'imagination, dont l'abus est le plus grand de tous les maux. Les Japonais, peuples des plus spirituels et des plus éclairés, se noient en l'honneur d'Amida leur dieu sauveur, parce que les absurdités dont leur religion est pleine leur ont troublé le cerveau. Les dogmes obscurs engendrent la multiplicité des explications, et par celles-ci la division des sectes. La vérité ne fait point de *fanatiques*. Elle est si claire, qu'elle ne souffre guère de contradictions ; si pénétrante, que les plus furieuses ne peuvent rien diminuer de sa jouissance. Comme elle existe avant nous, elle se maintient sans nous et malgré nous par son évidence. Il ne suffit donc pas de dire que l'erreur a ses martyrs ; car elle en a fait beaucoup plus que la vérité, puisque chaque secte et chaque école compte les siens.

2. Dans l'atrocité de la morale. Des hommes pour qui la vie est un état de danger et de tourment continu, doivent ambitionner la mort ou comme le terme, ou comme la récompense de leurs maux : mais quels ravages ne fera pas dans la société celui qui désire la mort, s'il joint aux motifs de la souffrir des raisons de la donner ? On peut donc appeler *fanatiques*, tous ces esprits outrés qui interprètent les maximes de la religion à la lettre, et qui suivent la lettre à la rigueur ; ces docteurs despotiques qui choisissent les systèmes les plus révoltants ; ces casuistes impitoyables qui désespèrent la nature, et qui, après vous avoir arraché l'œil et coupé la main, vous disent encore d'aimer parfaitement la chose qui vous tyrannise.

3. Dans la confusion des devoirs. Quand des idées capricieuses sont devenues des préceptes, et que de légères omissions sont appelées de grands crimes, l'esprit qui succombe à la multiplicité de ses obligations, ne sait plus auxquelles donner la préférence ; il viole les essentielles par respect pour les moindres : il substitue la contemplation aux bonnes œuvres, et les sacrifices aux vertus sociales : la superstition prend la place de la loi naturelle, et la peur du sacrilège conduit à l'homicide. On voit au Japon une secte de braves dogmatistes qui décident toutes les questions, et tranchent toutes les difficultés à coups de sabre ; et ces mêmes hommes qui ne se font point un scrupule de s'égorger, épargnent très-religieusement les insectes. Dès qu'un zèle barbare a fait un devoir du crime, est-il rien d'inhumain qu'on ne tente ? Ajoutez à toute la férocité des passions, les craintes d'une conscience égarée, vous étoufferez bientôt les sentiments de la nature. Un homme qui se méconnaît lui-même au point de se traiter cruellement, et de faire consister l'esprit de pénitence dans la privation et l'horreur de tout ce qui a été fait pour l'homme, ne ramènera-t-il pas son père à coups de bâton dans le désert qu'il avait quitté ? Un homme pour qui un assassinat est un coup de fortune éternelle, doutera-t-il un moment d'immoler celui qu'il appelle l'ennemi de Dieu et de son culte ? Un arminien poursuivant un gomariste sur la glace, tombe dans l'eau ; celui-ci s'arrête et lui tend la main pour le tirer du péril : mais l'autre n'en est pas plutôt sorti, qu'il poignarde son libérateur. Que pensez-vous de cela ?

4. Dans l'usage des peines diffamantes, parce que la perte de la réputation entraîne bien des maux réels. Les révolutions doivent être plus fréquentes, ou les abus affreux, dans les pays où tombent ces foudres invisibles qui rendent un prince odieux à tout son peuple. Mais heureusement il n'y a que ceux qui n'en sont pas frappés, qui les craignent ; car un monarque n'a pas toujours la faiblesse, comme Henri II ¹⁵, roi d'Angleterre, ou comme Louis le Débonnaire ¹⁶, de subir le châtement des esclaves pour redevenir roi.
5. Dans l'intolérance d'une religion à l'égard des autres, ou d'une secte entre plusieurs de la même religion, parce que toutes les mains s'arment contre l'ennemi commun. La neutralité même n'a plus lieu avec une puissance qui veut dominer ; et quiconque n'est pas pour elle, est contre elle. Or quel trouble ne doit-il pas en résulter ? La paix ne peut devenir générale et solide que par la destruction du parti jaloux, car si cette branche venait à ruiner toutes les autres, elle serait bientôt en guerre avec elle-même : ainsi le *qui vive* ne cessera qu'après elle. L'intolérance qui prétend mettre fin à la division, doit l'augmenter nécessairement. Il suffit qu'on ordonne à tous les hommes de n'avoir qu'une façon de penser, dès lors chacun devient enthousiaste de ses opinions jusqu'à mourir pour leur défense. Il s'ensuivrait de l'intolérance,

15. Henri II (1133-1189), comte d'Anjou et du Maine, duc de Normandie et d'Aquitaine, roi d'Angleterre de 1154 à 1189.

16. Louis I^{er} dit « le Pieux » parfois « le Débonnaire » (778-840), fils de l'Empereur Charlemagne, il est roi d'Aquitaine jusqu'en 814 puis Empereur d'Occident jusqu'à sa mort.

qu'il n'y a point de religion faite pour tous les hommes ; car l'une n'admet point de savants, l'autre point de rois, l'autre pas un riche ; celle-là rejette les enfants, celle-ci les femmes ; telle condamne le mariage, et telle le célibat. Le chef d'une secte en concluait que la religion était un je-ne-sais-quoi composé de l'esprit de Dieu et de l'opinion des hommes : il ajoutait qu'il fallait tolérer toutes les religions pour avoir la paix avec tout le monde : il périt sur un échafaud.

6. Dans la persécution. Elle naît essentiellement de l'intolérance. Si le zèle a fait quelquefois des persécuteurs, il faut avouer que la persécution a fait encore plus de zélateurs. A quels excès ne se portent pas ceux-ci, tantôt contre eux-mêmes, bravant les supplices ; tantôt contre leurs tyrans, prenant leur place, et ne manquant jamais de raison pour courir tour à tour au feu et au sang ?

Il courut dans le 11^{ème} siècle un fléau, miraculeux selon le peuple, qu'on appela *la maladie des ardents*¹⁷. C'était une espèce de feu qui dévorait les entrailles. Tel est le *fanatisme*, cette maladie de religion qui porte à la tête, et dont les symptômes sont aussi différents que les caractères qu'elle attaque. Dans un tempérament flegmatique, elle produit l'obstination qui fait les *zélateurs* ; dans un naturel bilieux,

17. De nombreux cas d'ergotisme ont été rapportés en Europe depuis le Moyen-Âge jusqu'au début du 20^{ème} siècle. Lors des famines, il était courant de mélanger les épis de seigle contaminés par l'ergot aux épis sains pour faire la farine. Son ingestion provoquait alors le « mal des ardents » ou encore « feu de Saint Antoine ». Cette affection d'allure épidémique comportait une forme convulsive et une forme gangréneuse accompagnées de délire.

elle devient une frénésie qui fait les *sicaires*, noms particuliers aux *fanatiques* d'un siècle, et qu'on peut étendre à toute l'espèce divisée en deux classes. La première ne sait que prier et mourir ; la seconde veut régner et massacrer : ou peut-être est-ce la même fureur qui, dans toutes les sectes, fait tour à tour des martyrs et des persécuteurs, selon les temps. Venons maintenant aux symptômes de cette maladie.

Le premier et le plus ordinaire est une sombre mélancolie causée par de profondes méditations. Il est difficile de rêver longtemps à certains principes, sans en tirer les conséquences les plus terribles. Je suis étranger sur la terre, ma patrie est au Ciel, la béatitude est réservée aux pauvres, et l'Enfer préparé pour les riches ; et vous voulez que je cultive le Commerce et les Arts, que je reste sur le trône, que je garde mes vastes domaines ? Peut-on être chrétien et César tout à la-fois ?... Heureux ceux qui pleurent et qui souffrent ; que tous mes pas soient donc hérissés de ronces. Ajoutons peine sur peine pour multiplier ma joie et ma félicité... Que répondre à ce fanatique ?... qu'il use très mal des choses, parce qu'il ne prend pas bien les paroles, et qu'il reçoit de la main gauche ce qu'on lui a donné de la main droite. Relâchement que toutes ces mitigations, vous dira-t-il. Quand Dieu parle, les conseils sont des préceptes. Ainsi je vais de ce pas m'enfoncer dans un désert inaccessible aux hommes. Et il part avec un bâton, un sac, et une haire, sans argent et sans provision, pour pratiquer la loi qu'il n'entend pas.

Au second rang sont les visionnaires. Quand à force de jeûnes et de macérations, on ne se croit rempli que de l'esprit

de Dieu ; qu'on ne vit plus, dit-on, que de sa présence ; qu'on est transformé par la contemplation en Dieu même, *dans une indépendance des sens tout à fait merveilleuse, qui loin d'exclure la jouissance, en fait un droit acquis à la raison ; la vertu victorieuse des passions s'en sert quelquefois comme un roi de ses esclaves.* Tel est le jargon mystique, dont voici à-peu-près la cause physique. Les esprits rappelés au cerveau par la vivacité et la continuité de la méditation, laissent les sens dans une espèce de langueur et d'inaction. C'est surtout au fort du sommeil que les fantômes se précipitant tumultueusement dans le siège de l'imagination, ce mélange de traits informes produit un mouvement convulsif, pareil au choc brisé de mille rayons opposés qui coïncident et se croisent ; de là viennent les éblouissements et les transports extatiques, qu'on devrait traiter comme un délire, tantôt par des bains froids, tantôt par de violentes saignées, selon le tempérament et les autres situations du malade.

Le troisième symptôme est la pseudo-prophétie, lorsqu'on est tellement entêté de ses chimères fantastiques, qu'on ne peut plus les contenir en soi-même : telles étaient les sibylles aiguillonnées par Apollon. Il n'est point d'homme d'une imagination un peu vive, qui ne sente en lui les germes de cette exaltation mécanique ; et tel qui ne croit pas aux sibylles, ne voudrait pas se hasarder à s'asseoir sur leurs trépieds, surtout s'il avait quelque intérêt à débiter des oracles, ou qu'il eût à craindre une populace prête à le lapider au cas qu'il restât muet. Il faut donc parler alors, et proposer des énigmes qui seront respectées jusqu'à l'événement, comme des mystères sur lesquels il ne plaît pas encore à la Divinité de s'expliquer.

Le quatrième degré du *fanatisme* est l'impassibilité. Par un progrès de mouvements, il se trouve que les vaisseaux sont tendus d'une raideur incompréhensible ; on dirait que l'âme est réfugiée dans la tête ou qu'elle est absente de tout le corps : c'est alors que les épreuves de l'eau, du fer, et du feu ne coûtent rien ; que des blessures toutes célestes s'impriment sans douleur. Mais il faut se méfier de tout ce qui se fait dans les ténèbres et devant des témoins suspects. Hé, quel est l'incrédule qui oserait rire à la face d'une foule de fanatiques ? Quel est l'homme assez maître de ses sens pour examiner d'un œil sec des contorsions effrayantes, et pour en pénétrer la cause ? Ne sait-on pas qu'on n'admet au *fanatisme* que des gens préparés par la superstition ? Toutefois comme ces énérgumènes ne parviennent à l'état d'insensibilité que par les agitations les plus violentes, il est aisé de conclure que c'est une frénésie dont l'accès finit par la léthargie. Si tous ces hommes aliénés que vous avez vus dans ce vaste panthéon étaient transportés à leur demeure convenable, il serait plaisant de les entendre parler. Je suis le monarque de toute la terre, dirait un tailleur, l'Esprit-Saint me l'a dit. Non, dirait son voisin, je dois savoir le contraire, car je suis son fils. Taisez-vous, que j'entende la musique des globes célestes, dirait un docteur ; ne voyez-vous pas cet esprit qui passe par ma fenêtre ? Il vient me révéler tout ce qui fut et qui sera... J'ai reçu l'épée de Gédéon : allons, enfants de Dieu ; suivez-moi, je suis invulnérable... Et moi, je n'ai besoin que d'un cantique pour mettre les armées en déroute... N'êtes-vous pas cet apôtre qui doit venir de la Transylvanie ? Nous nous promenons depuis longtemps sur les rivages de la mer pour le recevoir... Je suis venu, moi, pour la rédemption des femmes, que le Messie avait

oublées... Et moi je tiens école de prophétie : approchez, petits enfants.

Si ces divers caractères de folie, qui ne sont point tracés d'imagination, avaient par malheur attaqué le peuple, quels ravages n'auraient-ils pas fait ? Des hommes étonnés (*genus attonitum*) auraient grimpé les rochers et percé les forêts ; là par mille bonds et des sauts périlleux on eût évoqué l'esprit de révélation ; un prophète bercé sur les genoux des croyantes les plus timorées, serait tombé dans une épilepsie toute céleste, l'Esprit divin l'aurait saisi par la cuisse, elle se serait raidie comme du fer, des frissons tels que d'un amour violent auraient couru par tout son corps ; il aurait persuadé à l'assemblée qu'elle était une troupe imprenable ; des soldats seraient venus à main armée, et on ne leur aurait opposé que des grimaces et des cris. Cependant ces misérables traînés dans les prisons, eussent été traités en rebelles. C'est à la médecine qu'il faut renvoyer de pareils malades. Mais passons aux grands remèdes qui sont ceux de la politique.

Où le gouvernement est absolument fondé sur la religion, comme chez les Mahométans ; alors le *fanatisme* se tourne principalement au-dehors, et rend ce peuple ennemi du genre humain par un principe de zèle ; ou la religion entre dans le gouvernement, comme le Christianisme descendu du ciel pour sauver tous les peuples ; alors le zèle, quand il est malentendu, peut quelquefois diviser les citoyens par des guerres intestines. L'opposition qui se trouve entre les mœurs de la nation et les dogmes de la religion, entre certains usages du monde et les pratiques du culte, entre les lois

2. Que si vous préféreriez les périls inséparables de la liberté, à l'oppression continuelle, serait-il mieux de mettre votre souverain à l'abri de toute domination étrangère, et qu'il n'y eût qu'un seul chef dans l'état ? *Mais s'il n'y a point de barrière au pouvoir du souverain...* Hé quoi ! ne nous reste-t-il pas des lois fondamentales et des corps intermédiaires ? *Il s'ensuivrait donc une réforme générale dans le corps dévoué au culte religieux.* Mais serait-ce un malheur qu'un corps trop puissant perdît quelque chose, si tant d'autres devaient y gagner ? Tandis qu'il resterait une extrême considération pour les richesses, le commerce tiendrait les autres états en équilibre, la noblesse ne prévaudrait pas ; les tribunaux se rempliraient d'excellents sujets, qui ne sont pas toujours tels dans l'ordre ecclésiastique ; au lieu de ces discussions théologiques, qui tourmentent les esprits sans affermir la religion, l'application se tournerait vers les matières de droit public ; on s'éclairerait sur les véritables intérêts de la nation : cette fourmilière, qui se jette dans les bas emplois de la Magistrature et de l'Église, peuplerait les campagnes et les ateliers ; on s'occuperait du travail des mains, beaucoup plus naturel à l'homme que les travaux de l'esprit. Il ne faudrait qu'adoucir la condition du peuple, pour l'accoutumer insensiblement à cette amélioration.

3. Les rois ont tant d'intérêt à arrêter les progrès du *fanatisme* ; s'il leur fut quelquefois utile, ils ont eu tant de raisons de s'en plaindre, qu'on ne peut assez demander comment ils osent traiter avec un ennemi si dangereux. Tous ceux qui s'occupent à le détruire, de quelque nom odieux qu'on les appelle, sont les vrais citoyens qui travaillent pour

l'intérêt du prince et la tranquillité du peuple. L'esprit philosophique est le grand pacificateur des états ; c'est peut-être dommage qu'on ne lui donne pas de temps en temps un plein pouvoir. Les Shintoïstes, secte du Naturalisme au Japon, regardent le sang comme la plus grande de toutes les souillures ; cependant les prêtres du pays les détestent et les décrient, parce qu'ils ne prêchent que la raison et la vertu, sans cérémonies.

Un peu de tolérance et de modération ; surtout ne confondez jamais un malheur (tel que l'incrédulité) avec un crime qui est toujours volontaire. Toute l'amertume du zèle devrait se tourner contre ceux qui croient, et n'agissent pas ; les incrédules resteraient dans l'oubli qu'ils méritent, et qu'ils doivent souhaiter. Punissez à la bonne heure ces libertins qui ne secouent la religion, que parce qu'ils sont révoltés contre toute espèce de joug, qui attaquent les mœurs et les lois en secret et en public ; punissez-les, parce qu'ils déshonorent et la religion où ils sont nés, et la philosophie dont ils font profession ; poursuivez-les comme les ennemis de l'ordre et de la société ; mais plaignez ceux qui regrettent de n'être pas persuadés. Eh, n'est-ce pas une assez grande perte pour eux que celle de la foi, sans qu'on y ajoute la calomnie et les tribulations ? Qu'il ne soit donc pas permis à la canaille d'insulter la maison d'un honnête homme à coups de pierre, parce qu'il est excommunié ; qu'il jouisse encore de l'eau et du feu, quand on lui a interdit le pain des fidèles ; qu'on ne prive pas son corps de la sépulture, sous prétexte qu'il n'est point mort dans le sein des élus ; en un mot, que les tribunaux de la justice puissent servir d'asile au défaut des autels...

Quelle indigne licence, dites-vous, va faire tomber la religion dans le mépris ?... Est-ce qu'elle se soutient sur des bras de chair ? Voudriez-vous la faire regarder comme un instrument de politique ? N'en appelez donc plus des décrets des hommes à l'autorité divine, et soumettez-vous le premier à une puissance de qui vous tenez la vôtre ; mais plutôt faites aimer la religion, en laissant à chacun la liberté de la suivre. Prouvez la vérité par vos œuvres, et non par un étalage de faits étrangers à la Morale, et moins conséquents que vos exemples ; soyez doux et pacifiques ; voilà le triomphe assuré à la religion, et le chemin coupé au *fanatisme*.

Ajouterons-nous, d'après un auteur anglais¹⁸, que « le *fanatisme* est très contraire à l'autorité du sacerdoce ? En effet portés dans leurs extases à la source même de la lumière, loin de reconnaître les lois de l'Église, les fanatiques s'érigent eux-mêmes en législateurs, et publient tout haut les secrets de la Divinité, au mépris des traditions et des formes reçues ». Comme un favori du prince, qui n'attend ni son rang ni l'expérience pour commander, et qui ne pouvant être à la tête des affaires, faute d'habileté, se plaît à renverser par son crédit les dispositions du ministère ; « le fanatique, sans recevoir l'onction, se consacre lui-même ; et n'ayant pas besoin de médiateur pour aller à Dieu, il substitue ses visions à la révélation et ses grimaces aux cérémonies.

18. Cet auteur « anglais » (écossais plutôt) n'est autre que David Hume (1711-1776). Dans *Essays, Moral, Political, and Literary* (1758), on trouve le passage tel qu'il est ici rapidement cité et intitulé *Of Superstition and Enthusiasm*. Hume soutient que la superstition, fille de la peur, de la faiblesse et de la mélancolie « subjugue et dégrade les hommes ». Elle est favorable au pouvoir des prêtres. L'enthousiasme est opposé à ce pouvoir, il établit un lien direct avec Dieu, sans médiation humaine.

En général, nous avons vu en Angleterre nos enthousiastes en fait de religion, passionnés pour le gouvernement républicain, tandis que les plus superstitieux étaient les partisans de la *prérogative*. De même, continue le même auteur, nous voyons ailleurs deux partis, dont l'un esclave et tyran de la cour est dévoué à l'autorité, et l'autre peu soumis conserve quelques étincelles de l'amour pour la liberté ».

Si la superstition subjugué et dégrade les hommes, le *fanatisme* les relève ; l'une et l'autre sont de mauvais politiques ; mais celui-ci fait les bons soldats. Mahomet n'eut presque jamais qu'un croyant contre dix infidèles dans la plupart de ses combats ; avec trois-cents hommes, il était en état d'en vaincre dix-mille, tant la confiance en des légions célestes et l'espérance d'une couronne immortelle donnaient de force à sa petite troupe. Un général d'armée, un ministre d'état, peuvent tirer grand parti de ces âmes de feu. Mais aussi quels dangereux instruments en de mauvaises mains ! Un enthousiaste est souvent plus redoutable avec ses armes invisibles, qu'un prince avec toute son artillerie. Que faire à des gens qui mettent leur salut dans la mort ; qui se multiplient à mesure qu'on les moissonne, et dont un seul suffit pour réparer les plus nombreuses pertes ? Semblables au polype, partagez tout le corps en mille pièces, chaque membre coupé forme un nouveau corps. Exilez ces esprits ardents au fond des provinces, ils mettront toutes les villes en feu. Il ne resterait donc qu'à les enfermer çà et là dans les prisons, où ils se consumeraient comme des tisons embrasés, jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendres.

On ne sait guère quel parti prendre avec un corps de *fanatiques* ; ménagez-les, ils vous foulent aux pieds ; si vous les persécutez, ils se soulèvent. Le meilleur moyen de leur imposer silence, est de détourner adroitement l'attention publique sur d'autres objets ; mais ne forcez jamais. Il n'y a que le mépris et le ridicule qui puissent les décréditer et les affaiblir. On dit qu'un chef de police, pour faire cesser les prestiges du *fanatisme*, avait résolu, de concert avec un chimiste célèbre, de les faire parodier à la foire par des charlatans. Le remède était spécifique, si l'on pouvait désabuser les hommes sans de grands risques ; mais pour peu qu'on lève le voile, il est bientôt déchiré. Ménagez la religion et le peuple, parce qu'ils sont redoutables l'un par l'autre.

Le *fanatisme* a fait beaucoup plus de mal au monde que l'impiété. Que prétendent les impies ? Se délivrer d'un joug, au lieu que les *fanatiques* veulent étendre leurs fers sur toute la terre. Zélotypie infernale ! A-t-on vu des sectes d'incrédules s'attrouper, et marcher en armes contre la divinité ? Ce sont des âmes trop faibles pour prodiguer le sang humain ; cependant il faut quelque force pour pratiquer le bien sans motif, sans espoir, et sans intérêt. Il y a de la jalousie et de la méchanceté à troubler des âmes en possession d'elles-mêmes, parce qu'elles n'ont ni les prétentions, ni les moyens que vous avez... On se garde bien au reste d'adopter de semblables raisonnements, qui ont fait le tourment de tant d'hommes aussi célèbres par leurs disgrâces, que par les écrits qui les leur ont attirés.

Mais s'il était permis d'emprunter un moment, en faveur de l'humanité, le style enthousiaste, tant de fois employé contre

elle, voici l'unique prière qu'on opposerait aux *fanatiques* : « Toi qui veux le bien de tous les hommes, et qu'aucun ne périclite ; puisque tu ne prends aucun plaisir à la mort du méchant, délivre nous, non pas des ravages de la guerre et des tremblements de terre, ce sont des maux passagers, limités, et d'ailleurs inévitables, mais de la fureur des persécuteurs qui invoquent ton saint nom. Enseigne-leur que tu hais le sang, que l'odeur des viandes immolées ne monte point jusqu'à toi, et qu'elle n'a point la vertu de dissiper la foudre dans les airs, ni de faire descendre la rosée du ciel. Éclaire tes zéloteurs, afin qu'ils se gardent au moins de confondre l'holocauste avec l'homicide. Remplis-les tellement de l'amour d'eux-mêmes, qu'ils puissent oublier leur prochain, puisque leur pitié n'est qu'une vertu destructive. Hé ! Quel est l'homme que tu as chargé du soin de tes vengeances, qui ne les mérite cent fois plus que les victimes qu'il t'immole ? Fais entendre que ce n'est ni la raison ni la force, mais ta lumière et ta bonté, qui conduisent les âmes dans tes voies, et que c'est insulter à ton pouvoir, que d'y mêler le bras de l'homme. Quand tu voulus former l'Univers, l'appelas-tu à ton secours ? Et s'il te plaît de m'introduire à ton banquet, n'es-tu pas infini dans tes merveilles ? Mais tu ne veux pas nous sauver malgré nous. Pourquoi n'imites-t-on pas la douceur de ta grâce, et prétend-on m'inviter par la crainte à t'aimer ? Répands l'esprit d'humanité sur la terre, et cette bienveillance universelle, qui nous remplit de vénération pour tous les êtres avec qui nous partageons le don précieux du sentiment, et qui fait que l'or et les émeraudes fondus ensemble ne sauraient jamais égaler devant toi le vœu d'un cœur tendre et compatissant, encore moins expier l'horreur d'un homicide ».

.....

Fanatisme du patriote. Il y a une sorte de *fanatisme* dans l'amour de la patrie, qu'on peut appeler *le culte des foyers*. Il tient aux mœurs, aux lois, à la religion, et c'est par là surtout qu'il mérite davantage ce nom. On ne peut rien produire de grand sans ce zèle outré, qui grossissant les objets, enfle aussi les espérances, et met au jour des prodiges incroyables de valeur et de constance. Tel était le *patriotisme* des Romains. Ce fut ce principe d'héroïsme qui donna à tous les siècles le spectacle unique d'un peuple conquérant et vertueux. On peut regarder le vieux Brutus, Caton, les Decius père et fils, et les trois-cents Fabius dans l'histoire civile, comme les lions et les baleines dans l'histoire naturelle, et leurs actions prodigieuses, comme ces volcans inattendus, qui désolant en partie la surface du globe, affermissent ses fondements, et causent l'admiration après l'effroi. Mais ne mettez pas au même rang les vains déclamateurs, qui s'enthousiasment indifféremment de tous les préjugés d'état, et qui préfèrent toujours leur pays, uniquement parce qu'ils y sont nés. Il est sans doute beau de mourir pour sa patrie ; et quelle est la chose pour laquelle on ne meurt pas ? Donc la nature n'a pas mis de bornes à ces maximes... Écoutez les plus beaux vers, ou l'idée la plus neuve et la plus sublime d'un de nos grands poètes dans ces derniers jours. Voyez comme une mère parle à son époux, qui veut lui arracher son fils, pour le sacrifier au fils de ses rois ¹⁹.

19. Le texte se termine par ces lignes poétiques accompagnant la signature : « Va, le nom de sujet n'est pas plus grand pour nous, Que ces noms si sacrés et de père et d'époux. La nature et l'hymen, voilà les lois premières. Les devoirs, les liens des nations entières : Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains. Cet article est de M. Deleyre, auteur de l'analyse de la philosophie du chancelier Bacon. »

LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DIDEROT

Dans la même collection

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallentini

Les Carnets des Dialogues du Matin

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach

- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler

Les Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux Etats-Unis :
quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even

Les Entretiens de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)

LE FANATISME

Alexandre Deleyre (1726-1796), encyclopédiste, écrivain et traducteur, député du département de la Gironde, membre de la Convention nationale.

Dominique Lecourt, philosophe et éditeur, professeur émérite des universités, directeur général de l'Institut Diderot.



Voici que l'Europe moderne redécouvre avec horreur, sur son sol, une réalité terrifiante dont elle se croyait pour l'essentiel affranchie depuis la fin des guerres balkaniques. Cette réalité est celle du fanatisme.

Dans une France touchée au cœur qui n'a rien voulu voir venir, on invoque ces temps-ci la « philosophie des Lumières ». L'article qu'on va lire correspond à l'entrée « fanatisme » de l'*Encyclopédie* (1751-1772) de Diderot et d'Alembert, l'une des œuvres emblématiques des Lumières (françaises). Cette entrée rédigée par Alexandre Deleyre (1726-1796) est d'une actualité stupéfiante. C'est l'une des plus longues des 17 volumes de texte ; l'une des plus retentissantes aussi. Elle présente l'intérêt de combiner étroitement analyse et histoire. Sa lecture permet de se faire une juste idée de la virulence du combat. Le fanatisme y apparaît comme l'expression liberticide des sentiments que peut mobiliser le discours religieux en politique. Le texte parcourt à grands pas son histoire ; c'est du sang, « des fleuves de sang », des persécutions, des sacrifices, allant jusqu'au cannibalisme et à la castration de masse.

Dans la présentation du texte rédigée à cette occasion, Dominique Lecourt en appelle à une réforme de l'Islam et conclue par un plaidoyer en faveur de la laïcité, seul rempart contre le fanatisme et l'obscurantisme.

La présente publication ne peut être vendue

